

« Le général de l'armée morte » fera partout connaître Ismail Kadaré. Mais le patronyme de Vrioni fleurant trop le temps des beys et des beylerèches, ces féodaux habitués aux bains de lait d'ânesse, l'« inventeur » du « Général » restait un pestiféré.

Pour retrouver un nom, Vrioni dut attendre que le dictateur, ex-carabin à Montpellier, lui donne à traduire ses Mémoires – trente tomes d'une hilarante diarrhée verbale. La révolte anticommuniste de 1990 ne put néanmoins lui rendre ni ses terres ni le corps de son père, jeté à la rivière en 1946, pas plus que le soulèvement armé de l'an dernier, qui l'obligea à fuir in extremis Tirana. Réfugié dans une garçonnière à Paris, Vrioni devait encore traduire dix feuillets par jour pour gagner sa vie, à plus de 80 ans...

Ce survivant aura croisé tous les milieux – mondain, carcéral et littéraire ; connu la fille de Mussolini et l'épouse d'Enver Hodja ; subi le charisme d'Anna Magnani et les baignoires du GPU albanais. Une vie-gigogne à l'image de ce jour où, au terme d'années de détention sans lecture, il tomba sur un roman d'Henry Bordeaux situé dans le palace suisse où il avait sympathisé avec Coco Chanel, vingt mois avant Munich...

Rédigés avec la complicité d'Eric Faye, riches d'un souci déjà modianesque du détail, ces Mémoires s'imposent par leur rare honnêteté intellectuelle, leur déroutante absence de haine et leur mélancolie retenue. Pour leur fatalisme, aussi. Comme si Vrioni savait sa vie romanesque pour autrui, mais, pour lui-même, à jamais brisée. Après tout, il lui aurait suffi de déchirer un billet d'avion, un jour de 1943... ■

« Des mondes effacés. Souvenirs d'un Européen déraciné », de Jusuf Vrioni (Lattès, 316 pages, 120 F).



En vente dans les boutiques
Inform